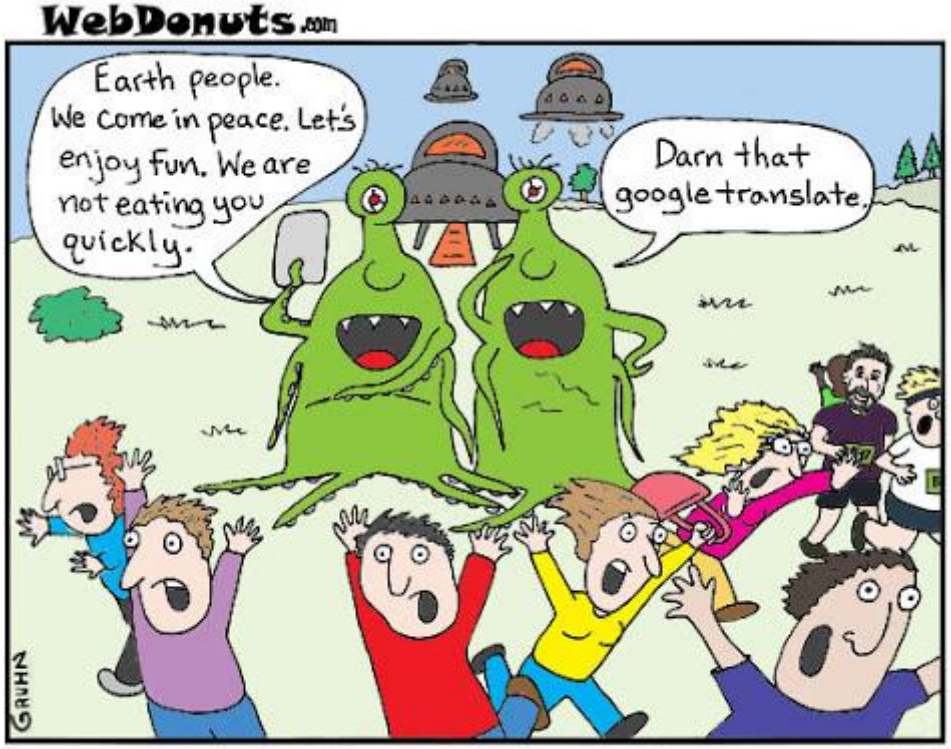
Université de Rouen Préparation à l'agrégation d'anglais

2020-2021 Thème John Mullen

Passages to translate



1

Pour le présent, en fait de merveilles, nous nous étions posés sans à-coups sur l'herbe d'une planète qui contenait comme la nôtre, des océans, des montagnes, des forêts, des cultures, des villes et certainement des habitants. Nous devions, cependant, nous trouver assez loin des pays civilisés, étant donné l'étendue de jungle survolée avant de toucher le sol.

Nous sortîmes enfin de notre rêve. Ayant revêtu nos scaphandres, nous ouvrîmes avec précaution un hublot de la chaloupe. Il n'y eut aucun mouvement d'air. Les pressions intérieure et extérieure s'équilibraient. La forêt entourait la clairière comme les murailles d'une forteresse. Aucun bruit, aucun mouvement ne la troublaient. La température était élevée, mais supportable : environ vingt-cinq degrés centigrades.

Nous sortîmes de la chaloupe, accompagnés d'Hector. Le professeur Antelle tint d'abord à analyser l'atmosphère d'une manière précise. Le résultat fut encourageant : l'air avait la même composition que celui de la Terre, malgré quelques différences dans la proportion des gaz rares. Il devait être parfaitement respirable. Cependant, par excès de prudence, nous tentâmes d'abord l'épreuve sur notre chimpanzé. Débarrassé de son costume, le singe parut fort heureux et nullement incommodé. Il était comme grisé de se retrouver libre, sur le sol. Après quelques gambades, il se mit à courir vers la forêt, sauta sur un arbre et continua ses cabrioles dans les branches. Il s'éloigna bientôt et disparut, malgré nos gestes et nos appels.

Alors, ôtant nous-mêmes nos scaphandres, nous pûmes nous parler librement. Nous fûmes impressionnés par le son de notre voix, et c'est avec timidité que nous nous hasardâmes à faire quelques pas, sans nous éloigner de la chaloupe.

Il n'était pas douteux que nous étions sur une sœur jumelle de notre Terre. La vie existait. Le règne végétal était même particulièrement vigoureux. Certains de ces arbres devaient dépasser quarante mètres de hauteur. Le règne animal ne tarda pas à nous apparaître sous la forme de gros oiseaux noirs, planant dans le ciel comme des vautours, et d'autres plus petits, assez semblables à des perruches qui se poursuivaient en pépiant. D'après ce que nous avions vu avant l'atterrissage, nous savions qu'une civilisation existait aussi. Des êtres raisonnables – nous n'osions pas encore dire des hommes – avaient modelé la face de la planète. Autour de nous, pourtant, la forêt paraissait inhabitée. ~~Cela n'avait rien de surprenant : tombant au hasard~~

Pierre Boulle La Planète des Singes, 1963

Limonov,
Emmanuel Carrère, 2011.

Jusqu'à ce qu'Anna Politkovskaïa soit abattue dans l'escalier de son immeuble, le 7 octobre 2006, seuls les gens qui s'intéressaient de près aux guerres de Tchétchénie connaissaient le nom de cette journaliste courageuse, opposante déclarée à la politique de Vladimir Poutine. Du jour au lendemain, son visage triste et résolu est devenu en Occident une icône de la liberté d'expression. Je venais alors de tourner un film documentaire dans une petite ville russe, je séjournais souvent en Russie, c'est pourquoi un magazine m'a proposé dès que la nouvelle est tombée de prendre le premier avion pour Moscou. Ma mission n'était pas d'enquêter sur le meurtre de Politkovskaïa, plutôt de faire parler des gens qui l'avaient connue et aimée. C'est ainsi que j'ai passé une semaine dans les bureaux de *Novaïa Gazeta*, le journal dont elle était le reporter-vedette, mais aussi d'associations pour la défense des droits de l'homme et de comités formés par des mères de soldats tués ou mutilés en Tchétchénie. Ces bureaux étaient minuscules, pauvrement éclairés, équipés d'ordinateurs vétustes. Les activistes qui m'y recevaient étaient souvent âgés aussi, et pathétiquement peu nombreux. C'est un tout petit cercle, où tout le monde se connaît, où je n'ai pas tardé à connaître tout le monde, et ce tout petit cercle constitue pratiquement à lui seul l'opposition démocratique en Russie.

Outre quelques amis russes, je connais à Moscou un autre petit cercle, composé d'expatriés français, journalistes ou hommes d'affaires, et quand je leur racontais, le soir, mes visites de la journée, ils souriaient avec un peu de commisération : ces vertueux démocrates dont je leur parlais, ces militants des droits de l'homme, c'étaient bien sûr des gens respectables, mais la vérité, c'est que tout le monde s'en foutait.

La Fortune des Rougon, Emile Zola, 1871

Quand les têtes des soldats apparurent au bord de l'esplanade, Silvère, d'un mouvement instinctif, se tourna vers Miette. Elle était là, grandie, le visage rose, dans les plis du drapeau rouge ; elle se haussait sur la pointe des pieds, pour voir la troupe ; une attente nerveuse faisait battre ses narines, montrait ses dents blanches de jeune loup dans la rougeur de ses lèvres. Silvère lui sourit. Et il n'avait pas tourné la tête, qu'une fusillade éclata. Les soldats, dont on ne voyait encore que les épaules, venaient de lâcher leur premier feu. Il lui sembla qu'un grand vent passait sur sa tête, tandis qu'une pluie de feuilles coupées par les balles tombaient des ormes. Un bruit sec, pareil à celui d'une branche morte qui se casse, le fit regarder à sa droite. Il vit par terre le grand bûcheron, celui dont la tête dépassait celles des autres, avec un petit trou noir au milieu du front. Alors il déchargea sa carabine devant lui, sans viser, puis il rechargea, tira de nouveau. Et cela, toujours, comme un furieux, comme une bête qui ne pense à rien, qui se dépêche de tuer. Il ne distinguait même plus les soldats ; des fumées flottaient sous les ormes, pareilles à des lambeaux de mousseline grise. Les feuilles continuaient à pleuvoir sur les insurgés, la troupe tirait trop haut. Par instants, dans les bruits déchirants de la fusillade, le jeune homme entendait un soupir, un râle sourd ; et il y avait dans la petite bande une poussée, comme pour faire de la place au malheureux qui tombait en se cramponnant aux épaules de ses voisins. Pendant dix minutes, le feu dura.

Puis, entre deux décharges, un homme cria : « Sauve qui peut ! » avec un accent terrible de terreur. Il y eut des grondements, des murmures de rage, qui disaient : « Les lâches ! oh ! les lâches ! » Des phrases sinistres couraient : le général avait fui ; la cavalerie sabrait les tirailleurs dispersés dans la plaine des Nores. Et les coups de feu ne cessaient pas, ils partaient irréguliers, rayant la fumée de flammes brusques. Une voix rude répétait qu'il fallait mourir là. Mais la voix affolée, la voix de terreur, criait plus haut : « Sauve qui peut ! sauve qui peut ! » Des hommes s'enfuirent, jetant leurs armes, sautant par-dessus les morts. Les autres serrèrent les rangs. Il resta une dizaine d'insurgés. Deux prirent encore la fuite ; et, sur les huit autres, trois furent tués d'un coup.

I — Les comètes naissent de la nuit

Kostia méditait depuis plusieurs semaines l'achat d'une paire de chaussures quand une subite fantaisie dont il s'étonna lui-même brouilla tous ses calculs. En se privant de cigarettes, de cinéma et, un jour sur deux, du repas de midi, il économiserait dans les six semaines les cent quarante roubles nécessaires à l'acquisition d'assez bonnes bottines que l'aimable vendeuse d'un magasin d'articles d'occasion promettait de lui réserver « en douce ». Il marchait, en attendant, de bonne humeur sur des semelles de carton renouvelées tous les soirs. Par chance, le temps restait sec. Déjà riche de soixante-dix roubles, Kostia alla voir, pour le plaisir, ses futures chaussures, mi-cachées dans l'obscurité d'un rayon, derrière de vieux samovars en cuivre, un amoncellement d'étuis à jumelles, une théière chinoise, une boîte de coquillages sur laquelle se détachait en bleu céleste le golfe de Naples … Des bottes royales, en cuir souple, tenaient le premier plan du rayon : quatre cents roubles, dites ! Des hommes en paletots fatigués s'en pourléchaient les babines.

— Soyez tranquille, dit la petite vendeuse à Kostia, vos bottines sont là, ne craignez rien …

Elle lui souriait, brune aux yeux enfoncés, aux dents mal plantées mais jolies, aux lèvres … Comment exprimer des lèvres ? « Vous avez des lèvres enchantées », pensa Kostia, en la regardant bien en face, sans timidité, mais jamais il n'oserait dire ce qu'il pensait là. Un instant retenu par les yeux enfoncés, qui avaient la couleur intermédiaire entre le vert et le bleu de certains bibelots chinois exposés dans la vitrine du comptoir, le regard de Kostia erra ensuite sur les bijoux, les coupe-papier, les montres, les tabatières, d'autres antiquailles, jusqu'à s'arrêter par hasard sur un petit portrait de femme encadré d'ébène, si petit qu'il tiendrait dans votre main …

— Combien cela ? demanda Kostia d'une voix surprise.

— Soixante-dix roubles, c'est cher, vous savez, répondirent les lèvres enchantées.

Des mains également enchantées, se dégageant d'un brocart rouge et or jeté en travers du comptoir, sortirent la miniature. Kostia la prit, bouleversé de tenir entre ses gros doigts pas propres cette image, cette image vivante,

L'affaire Toulaev, Victor Serge, 1948

Eh oui. Faut pas se fier. Je suis grossière, mais c'est ma tenue de camouflage. Comme les geckos sur les troncs d'arbre ou les renards d'Arctique qui changent de pelage en hiver, mon côté voyant, c'est pas mes vraies couleurs.

Y a des poules, je me souviens plus de leur nom, qui ont des plumes derrière les pattes, comme ça elles effacent leurs traces au fur et à mesure qu'elles avancent, eh bien moi c'est pareil sauf que c'est dans le sens contraire : je brouille tout avant même d'entrer en contact.

Pourquoi ? Parce que y a toujours mon corps qui fausse ma nature.

(Et encore plus quand je m'habille avec les teeshirts en papier tue-mouches de ma copine Samia, j'avoue.)

Donc on a commencé par son chat puis les chats en général et ensuite les chiens et blablabla qui sont moins nobles mais vachement plus affectueux et de là, fatal, on est arrivés jusqu'à mon boulot.

Ça l'éclatait trop de savoir que c'était moi la responsable de toutes les bestioles de l'Animaland de Bel-Ébois.

– Toutes ?!

– Ben oui… Les asticots de pêche, les chiens, les cochons d'Inde, les gerbilles, les carpes, les perruches, les canaris, les hamsters et… euh… les… les lapins… nains, bélier, angora… Plus tous ceux que j'oublie maintenant à cause du rhum, mais qui sont là quand même, hein !

(En vrai je ne suis pas vraiment la responsable, mais comme il habitait en face de Notre-Dame et moi derrière le Stade de France, je me suis sentie obligée de rééquilibrer un peu les mangeoires.)

– C'est magnifique.

– De quoi ?

– Non, mais j'entends par là, c'est pittoresque. C'est romanesque.

Fendre l'Armure, Anna Gavalda, 2017

Faisant fi de nos obligations de réserve ainsi que du secret défense, précisons d'abord l'identité de l'officier supérieur. Général Bourgeaud, soixante-huit ans, ancien du service Action – planification et mise en œuvre d'opérations clandestines –, spécialisé dans l'infiltration et l'exfiltration de personnalités sensibles dans un but de renseignement. Visage abrupt et regard sec, mais ne nous attardons pas : nous reviendrons plus tard sur son apparence. Au vu de son ancienneté, sa hiérarchie a peu à peu allégé ses responsabilités même si, eu égard aux services rendus, on lui a laissé l'usage de son bureau, de son planton, l'intégralité de son traitement mais pas son véhicule de fonction. N'entendant pas être entièrement mis au rancart, Bourgeaud continue cependant à monter en douce quelques opérations pour ne pas perdre la main. Pour s'occuper. Pour la France.

Face à lui, comme lui en tenue civile, Paul Objat consiste en un assez beau type, voix douce et regard calme, la moitié de l'âge du général, un quart de sourire perpétuel aussi rassurant que le contraire, rappelant parfois celui de l'acteur Billy Bob Thornton. J'ai peut-être une idée, a dit Objat. Développez-la donc, l'a encouragé le général avant de préciser encore son projet.

Ce qu'il faudrait avant tout, voyez-vous, c'est lui faire subir une sorte de purge une fois que nous l'aurons trouvée. La mettre entièrement hors-circuit quelque temps avant qu'elle intervienne. Une sorte de bonne cure d'isolement, si vous voulez. La personnalité se modifie dans ces cas-là. Je ne dis pas que ça détruit le caractère, mais ça crée des réactions mieux adaptées, ça rend le sujet plus ductile.

Qu'entendez-vous par ductile ? a demandé Objat, je ne connais pas cet adjectif. Eh bien disons maniable, obéissante, souple, malléable, a précisé le général, d'accord ? D'accord, a dit Objat, je crois que je vois. Je me demande même si je n'en ai pas plusieurs, d'idées.

Point trop n'en faut non plus, l'a modéré le général qui a encore affiné sa résolution. Quand je vous parle de ce traitement dépuratif, qui me paraît nécessaire, il ne serait pas mauvais de commencer par provoquer un petit état de choc, sans hésiter à lui faire légèrement peur au besoin.

Jean Echenoz, *Envoyée Spéciale*, 2016

J'écris à ma mère une lettre fausse, joyeuse et, feignant de la croire, je la félicite et me réjouis. Elle répond aussitôt, m'invitant chez elle, à Marseille. Pas un mot de mes enfants, de la santé des uns et des autres – pour celui qui doit naître, elle n'est pas au courant. Je reconnais l'écriture de ma mère : les points sur les i sont des cercles disproportionnés, chaque phrase contient plusieurs fautes inattendues, d'une certaine façon personnelles, originales. Elle me propose de venir la voir pour Noël, et presque me l'impose, affirmant qu'elle part aussitôt après dans la famille de son *mari*. Ce terme me ravage. Il est radicalement incompatible avec ma mère. La femme boulotte à la figure toute cernée par le bord gris du foulard, la femme aux joues creuses et jaunes, aux épaisses lunettes à monture de plastique noir, la femme inflexible et désespérée qui, après le départ de mon père, n'a jamais

prononcé le nom de quelque homme que ce fût, cette femme-là, si parfaitement retirée, comment peut-elle parler maintenant de mari ? Et d'enfant ? Je calcule son âge – quarante-sept ans. Si c'est possible, ce n'est en rien plausible. Et n'est-ce pas déplacé de m'inviter à Noël, moi seule, de ne rien dire de ses petits-enfants, comme si tout d'un coup elle n'en avait plus ou ne les reconnaissait plus ?

Deux jours avant Noël, me voilà en route pour Marseille. Il est convenu que ma mère vienne me chercher à la gare Saint-Charles et comme, pesante, entravée, fatiguée, j'attends sur le quai en pensant qu'elle a oublié notre rendez-vous ou que toute cette histoire est tellement improbable qu'elle ne peut se conclure par la véritable arrivée de ma vraie mère, je vois venir vers moi souriante une femme qui porte les lunettes disgracieuses de ma mère, suivie d'un homme – et, sur le bras de cet homme, une fillette. ¶

Marie Ndiaye, Autoportrait en vert 2005

Les Refuges, Jérôme Loubry, 2019.

De soudains changements apparurent dans sa routine de célibataire. Le matin, il mit un peu plus de temps à se préparer. Face au miroir de sa salle de bains, le journaliste s'examinait d'un œil nouveau, avec davantage de soin. Le minuscule appartement qu'il louait au-dessus d'un magasin de laine observa la transformation physique de son propriétaire. Il vit un Vincent mieux rasé, mieux coiffé et libérant des effluves d'un parfum inconnu lorsqu'il partait au travail. Il l'entendit chantonner, le surprit à sourire sans aucune raison apparente.

Les vêtements abandonnés en tas depuis des jours retrouvèrent le chemin de la corbeille à linge sale. Les bouteilles de bière disséminées ici et là disparurent comme si elles n'avaient été, durant cette longue période d'un an pendant laquelle Vincent n'avait plus invité qui que ce fût dans son deux-pièces, qu'un simple mirage. Le fer à repasser reprit du service tout comme l'aspirateur fut poussé à sortir de son hibernation pour avaler les miettes de chips et de tabac à rouler oubliées jadis sur la moquette.

À l'agence, le nouveau Vincent observait continuellement Sandrine. Faisant mine de taper à la machine ou de réfléchir à la phrase d'accroche d'un article en cours, il contemplait en secret ce *deus ex machina* venu dénouer la tragédie de sa vie sentimentale. Ce matin, en la regardant partir pour la ferme de Wernst, il s'avoua qu'il ne connaissait toujours pas grand-chose de sa collègue. Des échanges polis, des futilités inoffensives… Il n'avait pas encore osé l'invitation, le « tu peux venir chez moi, on s'embrassera et on fera l'amour sur une moquette propre et confortable… » qu'il fantasmait si souvent, le soir, avant de s'endormir.

Le peu qu'il savait se résumait en quelques phrases : native de Paris, où il était difficile de trouver une place de journaliste. Fille unique. Elle aimait la solitude. Le bracelet de force qu'elle portait à son poignet gauche était un moyen de se souvenir (de quoi ? À cette question, elle ne répondait jamais réellement), et oui, peut-être, un soir, une fois bien installée, elle accepterait de boire un verre avec lui après le travail.

1

La télé est à fond. L'immeuble entier en profite. C'est Mme Rousse qui est sourde comme un pot. Elle est gentille à part ça, Mme Rousse. Elle est vieille depuis si longtemps ! Tous les mardis, elle va au salon de coiffure « chez Josée ». Un salon minuscule, à l'abri des intempéries et des métamorphoses. Josée aux cheveux rouges coiffe avec application une kyrielle d'octogénaires qui viennent chez elle parce qu'elles se sentent en confiance et parce qu'elles sont toujours venues là. Mme Rouby expliquait ça l'autre jour pendant que Josée lui faisait sa permanente. Quand on est toujours allée chez quelqu'un, on a du mal à changer, c'est bête, mais c'est comme ça. Mme Rousse, donc, a les cheveux en casque permanenté bleu-violet. Aujourd'hui est le jour des amies. Elle a acheté une tarte aux pommes à la pâtisserie Miale, sorti les assiettes à dessert en porcelaine de Limoges et préparé le thé. Elle ne sait pas qui viendra. C'est chaque fois la surprise. La salle à manger de Mme Rousse est de toute beauté. Des rideaux roses tricotés main ornent les trois fenêtres qui donnent sur la rue Jean-Eymard. Une tapisserie bleu azur décorée d'oiseaux blancs qui volent dans tous les sens couvre les murs. Un lustre façon bronze qui doit peser trois tonnes reste bizarrement accroché au plafond et menace la table en bois massif qui est pile dessous. Mme Rousse est une amie des arts. Chaque année, le 15 août, des artistes locaux à la retraite exposent leurs œuvres à la salle des fêtes. Chaque année, Mme Rousse achète une toile et la fixe sur la tapisserie aux oiseaux blancs. Cela fait un mélange de couleurs idéal pour vous donner la migraine. La télé est sise sur le petit meuble qui jouxte la table en bois massif. Impossible de la rater. C'est ce qui agace Mme Rouby.

Les Vieilles, Pascale Gautier, 2012

Albert Camus, La Peste, 1947

On dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi. Sans doute, rien n'est plus naturel, aujourd'hui, que de voir des gens travailler du matin au soir et choisir ensuite de perdre aux cartes, au café, et en bavardages, le temps qui leur reste pour vivre. Mais il est des villes et des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné. Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçons, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne. Il n'est pas nécessaire, en conséquence, de préciser la façon dont on s'aime chez nous. Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à deux. Entre ces extrêmes, il n'y a pas souvent de milieu. Cela non plus n'est pas original. A Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir.

Ce qui est plus original dans notre ville est la difficulté qu'on peut y trouver à mourir. Difficulté, d'ailleurs, n'est pas le bon mot et il serait plus juste de parler d'inconfort. Ce n'est jamais agréable d'être malade, mais il y a des villes et des pays qui vous soutiennent dans la maladie, où l'on peut, en quelque sorte, se laisser aller. Un malade a besoin de douceur, il aime à s'appuyer sur quelque chose, c'est bien naturel. Mais à Oran, les excès du climat, l'importance des affaires qu'on y traite, l'insignifiance du décor, la rapidité du crépuscule et la qualité des plaisirs, tout demande la bonne santé. Un malade s'y trouve bien seul. Qu'on pense alors à celui qui va mourir, pris au piège derrière des centaines de murs crépitants de chaleur, pendant qu'à la même minute, toute une population, au téléphone ou dans les cafés, parle de traites, de connaissements et d'escompte. On comprendra ce qu'il peut y avoir d'inconfortable dans la mort, même moderne, lorsqu'elle survient ainsi dans un lieu sec.

Ces quelques indications donnent peut-être une idée suffisante de notre cité. Au demeurant, on ne doit rien exagérer.

Au commencement, il connut la Yakoutie du Nord et Mirny où il travailla trois années. Mirny, une mine de diamants à ouvrir sous la croûte glaciale, grise, sale, toundra désespérante salopée de vieux charbon malade et de camps de déportés, terre déserte baignée de nuit à engelures, cisaillée onze mois l'an d'un blizzard propre à fendre les crânes, sous laquelle sommeillaient encore, membres épars et cornes géantes bellement recourbées, rhinocéros en fourrure, bélougas laineux et caribous congelés – cela il se l'imaginait le soir attablé au bar de l'hôtel devant un alcool fort et translucide, la même pute subreptice lui prodiguant mille caresses tout en arguant d'un mariage en Europe contre loyaux services mais jamais ne la toucha, pouvait pas, plutôt rien que baiser cette femme qui n'avait pas envie de lui, il s'en tint à ça. Les diamants de Mirny, donc, il fallut creuser pour aller les chercher, casser le permafrost à coups de dynamite, forer un trou dantesque, large comme la ville elle-même – on y aurait plongé tête en bas les tours d'habitation de cinquante étages qui y poussèrent bientôt tout autour –, et, muni d'une torche frontale, descendre au fond de l'orifice, piocher les parois, excaver la terre, ramifier des galeries en une arborescence souterraine latéralisée au plus loin, au plus dur, au plus noir, étayer les couloirs et y poser des rails, électrifier la boue, alors fouir la glèbe, gratter la caillasse et tamiser les boyaux, guetter l'éclat splendide. Trois ans.

Son contrat expiré, il rentra en France à bord d'un Tupolev peu démocratique – son siège en classe économique est complètement défoncé, une pelote de fils métalliques se promène sous la toile du dossier, la perce çà et là pour faire sortir une tige qui lui meurtrit les reins –, quelques contrats s'ensuivent et chef de chantier à Dubaï on le retrouve, un palace à faire jaillir du sable, vertical comme un obélisque mais laïc comme un cocotier, et du verre cette fois, du verre et de l'acier, des ascenseurs comme des bulles coulissant le long de tubulaires dorés, du marbre de Carrare pour le lobby circulaire dont la fontaine bruitait son glouglou de luxe pétrodollar, le tout assorti de plantes vertes cirées, de canapés croûte de cuir et d'air conditionné.

Naissance d'un pont, Maylis de Kerangal, 2012

L'arme, elle ne s'en rappelait plus l'existence tant que le père ne l'avait pas retirée du coffre où il la tenait en sûreté, enveloppée d'un molleton, depuis l'époque où ils s'étaient installés dans cette ferme, comme beaucoup d'autres isolée. C'est un pistolet, un browning de gros calibre dont rien, jusqu'ici, ne lui a donné un motif de s'en servir. La mère assise en face de lui à la grande table le regarde démonter l'arme sur le vieux journal qui la protège, en graisser chaque pièce, les rajuster, vérifier le fonctionnement de la détente et enfin garnir le chargeur avec les balles qu'il retire à mesure d'un petit sac de toile à coulisse. Elle le voit soucieux. Il retourne dans la chambre, pose le pistolet qu'il a verrouillé à portée de main sur le coffre placé au chevet du lit. La veille, un officier du génie est venu lui remettre des fusées d'alarme, par simple mesure de prévention, a-t-il déclaré.

La vie qu'on a toujours connue se poursuit à la ferme, aucun signe avant-coureur, aucun de ces bruits comme il en circule à certaines périodes parmi les populations indigènes n'en ont troublé le cours. Puis, comme un coup de tonnerre à quoi l'on est loin de s'attendre, le journal du soir rapporte la nouvelle de l'attentat qui a eu lieu le matin même en ville. L'explosion de plusieurs bombes a provoqué à l'heure de la grande affluence de nombreux morts, européens pour la plupart, au Marché central. On impute le carnage à des agents du mouvement indépendantiste. Après les deux journées de désordres qui l'ont suivi, tout laisse envisager l'aggravation rapide de la situation, d'autres attentats, l'enchaînement de la violence et de la répression inévitable.

Pierre Silvain
"Assise devant la mer"
2009

I

Il était de taille médiocre, effacé, mais il retenait l'attention par son silence fiévreux, son enjouement sombre, ses manières tour à tour arrogantes et obliques – torves, on l'a dit. C'est ainsi du moins qu'on le voyait sur le tard. Rien de tel n'apparaît dans le portrait qu'aux plafonds de Wurtzbourg, précisément sur le mur sud de la Kaisersaal, dans le cortège des noces de Frédéric Barberousse, Tiepolo a laissé de lui, quand le modèle avait vingt ans : il est là à ce qu'on dit, et on peut l'aller voir, perché parmi cent princes, cent connétables et massiers, autant d'esclaves et de marchands, de portefaix, des bêtes et des putti, des dieux, des marchandises, des nuages, les saisons et les continents au nombre de quatre, et deux peintres irrécusables, ceux qui de la sorte ont rassemblé le monde dans sa recension exhaustive et sont du monde pourtant, Giambattista Tiepolo en personne et Giandomenico Tiepolo son fils. Il est donc là lui aussi, la tradition veut qu'il y soit, et qu'il soit le page qui porte la couronne du Saint Empire sur un coussin à glands d'or ; on voit sa main sous le coussin, son visage un peu penché regarde la terre ; tout son buste fléchissant semble accompagner le poids de la couronne : il ploie sous l'Empire, tendrement, suavement.

Il est blond.

Cette identification a tout pour séduire, quand bien même elle serait une fantaisie : ce page est un type, pas un portrait, Tiepolo l'a pris dans Véronèse, pas dans ses petits assistants ; c'est un page, c'est le page, ce n'est personne. Une coutume guère moins douteuse le fait apparaître quarante ans plus tard, haut perché encore sur les grandes fenêtres que le vent visite, parmi les témoins du *Serment du Jeu de paume* dans l'ébauche qu'en fit David : il est cette silhouette sans âge, chapeautée, oblique, qui montre à des petits enfants l'élan torrentueux de cinq cent soixante bras tendus.

Les Onze, Pierre Michon, 2011

De rage, certains soirs, elle en aurait pleuré. Elle trouvait sa vie réellement désastreuse et elle en concevait une certaine panique. Pourtant le tournage marchait bien, les rushes étaient bons et ils étaient de plus en plus nombreux à la féliciter pour son travail, à parier qu'un prix d'interprétation pouvait très bien lui échoir et la propulser de nouveau au premier rang. Mais cette perspective ne l'enchantait pas autant qu'elle l'avait imaginé. Maintenant que le but était à portée de la main, elle ne lui trouvait plus autant d'attrait, il la laissait perplexe. Presque débarrassée de ce furieux appétit qui rongeait quatre-vingt-dix-neuf pour cent des artistes de cette planète – et cent pour cent dans le cinéma.

Éric Duncalah avait parfaitement raison lorsqu'il estimait qu'un geste de la part d'Evy pouvait la rendre heureuse, dans les limites du possible. Le matin, elle le loupait, car l'aube la trouvait comme une pierre au fond d'un puits, rétamée par un sommeil de plomb ou complètement ivre de fatigue. Quand elle entendait le percolateur se mettre en marche, il était trop tard. Le soir, elle faisait tout pour se libérer et s'accorder du temps avec son fils, mais elle n'avait pas encore trouvé le moyen de parler sérieusement de tout ça avec lui, sans compter qu'ils avaient André dans les jambes. La plaie, cet homme-là.

Judith Beverini profitait de leurs séances de yoga pour la pousser à se débarrasser du vieil emmerdeur – comme

si quelqu'un dans cette maison avait besoin d'une salle de sport, comme si c'était de muscle qu'elle manquait, cette maison.

« Je ne le supporterais pas, à ta place, déclarait Judith. Et puis c'est tellement bizarre, je dirais. Si Rose était là, ce ne serait pas pareil. Attends, il a l'air de rôder dans la maison. En tout cas, c'est l'effet qu'il donne. Il a quoi? Brrrr... Il a bien soixante-dix ans? »

Le mari de Judith était reparti en Chine pour monter *Casse-Noisette* à Nankin, chez les communistes, si bien que les deux femmes pouvaient gloser durant des heures sur la nature intrinsèquement trompeuse de l'homme, sur son talent pour l'ordure et la dissimulation. Mais cela n'empêchait pas Laure de penser que son mari, puis ses enfants l'avaient abandonnée l'un après l'autre, et ce constat la terrorisait.

Philippe Djian
Impuretés 2005

Il n'y a pas de hasard, tout est lié, dirait Sarah, pourquoi reçois-je précisément aujourd'hui cet article par la poste, un tiré à part d'autrefois, de papier et d'agrafes, au lieu d'un PDF assorti d'un message souhaitant "bonne réception", un mail qui aurait pu transmettre quelques nouvelles, expliquer où elle se trouve, ce qu'est ce Sarawak d'où elle écrit et qui, d'après mon atlas, est un État de Malaisie situé dans le Nord-Ouest de l'île de Bornéo, à deux pas de Brunei et de son riche sultan, à deux pas aussi des gamelans de Debussy et de Britten, me semble-t-il – mais la teneur de l'article est bien différente ; pas de musique, à part peut-être un long chant funèbre ; vingt feuillets denses parus dans le numéro de septembre de *Representations*, belle revue de l'université de Californie dans laquelle elle a déjà souvent écrit. L'article porte une brève dédicace sur la page de garde, sans commentaire, *Pour toi très cher Franz, je t'embrasse fort, Sarah*, et a été posté le 17 novembre, c'est-à-dire il y a deux semaines – il faut encore deux semaines à un courrier pour faire le trajet Malaisie-Autriche, peut-être a-t-elle radiné sur les timbres, elle aurait pu ajouter une carte postale, qu'est-ce que cela signifie, j'ai parcouru toutes les traces d'elle que j'ai dans mon appartement, ses articles, deux livres, quelques photographies, et même une version de sa thèse de doctorat, imprimée et reliée en Skivertex rouge, deux forts volumes de trois kilos chacun :

"Dans la vie il y a des blessures qui, comme une lèpre, rongent l'âme dans la solitude", écrit l'Iranien Sadegh Hedayat au début de son roman *La Chouette aveugle* : ce petit homme à lunettes rondes le savait mieux que quiconque. C'est une de ces blessures qui l'amena à ouvrir le gaz en grand dans son appartement de la rue Championnet à Paris, un soir justement de grande solitude, un soir d'avril, très loin de l'Iran, très loin, avec pour seule compagnie quelques poèmes de Khayyam et une sombre bouteille de cognac, peut-être, ou un galet d'opium, ou peut-être rien, rien du tout, à part les textes qu'il gardait encore par-devers lui et qu'il a emportés dans le grand vide du gaz.

— Faut arrêter ça, c'est idiot.

Je suis bien d'accord, mais pour arrêter ça, il me faut mon sifflet (celui de Peyssou) et je fouille dans toutes mes poches, la sueur au front, sans réussir à le trouver. Je me rends compte, ce faisant, et tout angoissé que je sois, à quel point je suis ridicule. Le général en chef ne peut plus commander ses troupes, parce qu'il a égaré son sifflet ! J'aurais pu hurler : Cessez le feu ! Même Miette et Catie, dans le châtelet d'entrée, m'auraient entendu. Mais non, je ne sais pourquoi, il me paraît très important, à cet instant, de faire les choses dans les règles.

Je la trouve enfin, cette précieuse relique. Il n'y a pas de mystère, elle était là où je l'avais mise, dans la poche de poitrine de ma chemise. Je siffle trois coups brefs, qui, répétés à quelques secondes d'intervalle, arrivent à faire taire nos fusils.

Cependant, mon sifflet a dû réveiller un écho dans l'âme militaire de Vilmain, car du rempart où je suis accroupi, je l'entends hurler à ses hommes : Vous tirez sur quoi, bande de cons ?

Là-dessus, de part et d'autre, le silence succède au déchaînement. Silence de mort serait trop dire, car personne n'a été touché. Cette première phase du combat s'achève dans la farce et dans l'immobilité. Nous ne ressentons pas le besoin de sortir de Malevil à la recherche de l'ennemi, et celui-ci n'a aucune envie d'aller à la rencontre de nos balles en se présentant sur une brèche d'un mètre cinquante de diamètre.

Ce qui suit, je ne l'ai pas vu, c'est le commando extérieur qui me l'a raconté.

Hervé et Maurice sont désespérés. Une erreur a été faite sur l'emplacement de la casemate. Car elle donne de bonnes vues sur le flanc des gens qui circulent sur le chemin de Malevil quand ils circulent debout. Mais dès qu'ils sont couchés, et c'est le cas, ils disparaissent. Le talus herbeux du chemin les dérobe en totalité. Hervé et

Maurice ne peuvent donc pas tirer. En outre, à supposer même qu'un ennemi se dresse, ils ne savent pas s'ils devraient faire feu, car le fusil de Colin reste muet.

Colin, lui, est placé [illegible]. Il fait face à

Robert Merle

Malevil 1972

11.

LES ANXIEUX

Entre la fabrication d'un livre et sa mise en place chez les libraires, entre l'envoi d'un livre à des journalistes et les premières réactions espérées de ceux-ci, s'installe un temps de silence et d'attente. Le calme avant la tempête. Une tempête attendue du moins par l'auteur et l'éditeur qui guettent les premiers frissons médiatiques, les premières critiques dans la presse, puis les signes d'engouement des lecteurs, les invitations sur les plateaux télé, les interviews, le tourbillon des déplacements en province, les séances de signatures, les ventes du livre à l'étranger, les cessions de droits, qui sait ? Hélas, cette tempête se lève si rarement ! Dans la plupart des cas, les critiques feront silence, les lecteurs se révéleront introuvables et les libraires remettront leurs livres invendus dans des colis à destination du distributeur. Personne, en bref, ne se souviendra de ces nouveautés qui n'auront jamais été neuves – le grand cimetière des livres mort-nés.

Octave attendait-il cette tempête ? Sans doute. Je ne connais pas un seul écrivain qui s'affligerait du succès de ses livres. Mais ce succès ou cette tempête aurait aussi été, à ses yeux, le fruit d'un malentendu, et je ne suis pas sûr qu'il en aurait été satisfait. Étonné, amusé, curieux, grisé même, oui, je le crois sans peine, mais tout aussi bien amer, sarcastique et désabusé.

Il me semble surtout que d'autres tempêtes ou d'autres déchirements devaient le malmener après son déjeuner avec Sophie au *Tiburce*, rue du Dragon.

Ils avaient plaisanté à table, ce jour-là, mais ils avaient évité de parler de Robert Le Chesneau, ils avaient eu des fous rires et avaient été graves, ils avaient bu du champagne et une bouteille de saint-julien commandée par Octave, aux frais des Éditions de l'Abbaye bien entendu. En bref, ils avaient été heureux, mais de ce bonheur qui ne tient pas puisqu'il se déposait sur des réserves et des peurs qu'ils n'avaient pas encore eu le courage d'affronter pour les surmonter, un bonheur qui se craquelait, qu'ils maniaient avec d'infinies précautions, en retenant leur souffle pour qu'il n'aille pas partir en morceaux.

Les Desengagés, Frédéric Vitoux, 2015

Le lendemain, des garnements du pays, qui jetaient des pierres dans l'eau en guise de représailles, se sont plaints que les ricochets n'étaient pas naturels et que chaque caillou lancé leur revenait avec force en pleine figure. La rivière était encore un peu colère, son sang vert bouillonnait toujours dans ses profondeurs. Et tous de s'interroger sur ce qui avait pu la mettre dans une telle rogne. On n'avait jamais jeté de pestiférés dans ses eaux, même au plus fort du fléau. On l'avait toujours respectée. On ne voyait pas ce qu'elle pouvait reprocher aux gens de Moustier.

Nul ne sachant à quel point nous étions liées, la Loue et moi, et le pays n'étant plus à une misère près en ces temps agités, les vieilles gens ont décrété que cela lui passerait, que la Loue avait ses sautes, qu'elle était fantasque, mais oublieuse, qu'elle s'endormirait comme couleuvre sous le soleil de juin et que la chaleur lui ferait perdre le goût de l'homme, qu'elle n'avalerait plus de meuniers, ni de lavandières, ni même de petits bergers avant longtemps.

Le pays, qui avait tant besoin de sa rivière et d'oublier cet affreux printemps, lui a vite pardonné d'avoir joué les ogresses. Sauf Perrine, la jeune mère de ce petit berger, dont le nom ne me revient toujours pas. Notre douce Perrine a refusé de l'aimer de nouveau. Chaque matin, pendant dix ans, la pauvre femme a marché jusqu'à la grève, pour lui cracher sa peine et, chaque fois, son crachat remontait un peu le fil de l'eau avant de se défaire en étoile, lui annonçant un nouvel enfant à venir. La Loue voulait sans doute se racheter en lui offrant ce troupeau de minots aux yeux bleu paradis. Mais une mère aimante ne remplace pas un fils par un autre, ni même par une tribu de petits qui se ressemblent comme autant de gouttes d'eau et, cela, la belle ogresse ne pouvait le comprendre. À force de lui donner des enfants, la rivière a fait mourir Perrine en couches et, avec cette disparition, le souvenir de ce triste jour s'est tari.

Carole Martinez, *La terre qui penche*, 2017

Michel Leiris
L'Age d'homme
1939

Mes parents restaient dans un coin de la chambre, vraisemblablement assez maussades, obligés qu'ils étaient de passer cette nuit en vêtements de jour, sans brosse à dents, peigne, ni le moindre objet de toilette. Mon père devait être nanti de son sempiternel haut-de-forme (lorsque nous revînmes le lendemain, brouillard levé, la mer était assez grosse et j'ai gardé l'image de mon père terrassé par le mal de mer, son haut-de-forme sur les yeux, affalé dans un coin). Peut-être n'y avait-il plus de place dans l'hôtel et nous avait-on parqués tous dans cette unique chambre (d'où l'invention de l'adultère)? Toujours est-il que nos parents n'étaient pas de très bonne humeur et que ce spectacle augmentait, quant à nous, enfants, notre nervosité. Nous parcourions la chambre en tous sens, ne tenant pas en place et voulant voir à tout prix ce qui se passait dehors. A un moment donné, mon second frère s'appuya au carreau pour regarder dans la rue; la vitre céda et tomba avec fracas sur le trottoir, alors grouillant de monde, la pluie ayant probablement cessé. Au bruit, ma mère se précipita; mais il lui avait semblé entendre des cris et longtemps elle hésita, avant de se pencher à la fenêtre, craignant que quelqu'un des passants n'eût été blessé par des éclats de verre et n'osant vérifier s'il en était ainsi — ou non — dans la réalité. Enfin, elle se pencha, jeta un coup d'œil sur le

quai, vit qu'il n'y avait pas de sang et que la foule continuait d'aller et venir comme auparavant. Elle revint vers le milieu de la pièce, encore tremblante, mais rassurée. C'est alors seulement que nous fûmes grondés. L'incident avait, d'ailleurs, coupé court à nos jeux; car la frayeur de ma mère — et toutes les possibilités de sanctions que cela nous faisait envisager (arrivée des agents venant nous arrêter, ou des propriétaires de l'hôtel) — nous avait atterrés. La nuit se passa vaille que vaille; j'eus tout le temps de ruminer ma petite histoire d'adultère avec la femme de l'entraîneur et, le lendemain sur le bateau, je fus très fier en voyant mon père effondré sous l'emprise du mal de mer alors que moi je n'en souffrais pas ou n'en donnais tout au moins aucun signe tangible, si ce n'est, peut-être, une certaine pâleur.

"Paul et Virginie"
Bernardin de Saint Pierre
XVIIIe siècle

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. À la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, et l'île Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'Occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large comme un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déjà disparu qu'il croyait le voir encore ; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant Mme de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Mme de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent.

52